

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Désirs toujours déviés

De Bellefeuille, Beausoleil, Poulin : toutes allusions permises

Normand de Bellefeuille, *Obscènes* (avec six sérigraphies de Pierre Fortin), Montréal, Les Herbes Rouges, 1991, 112 p.

Claude Beausoleil, *Une certaine fin de siècle* — tome II (avec des collages de Célyne Fortin), Saint-Lambert/Bordeaux, Noroît/Castor Astral, 1991, 470 p.

Aline Poulin, *La Viole d'Ingres* (avec des photomontages de Richard Grenier), Montréal, Triptyque, 1991, 52 p.

Hugues Corriveau

Numéro 64, hiver 1991–1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38517ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1991). Compte rendu de [Désirs toujours déviés : de Bellefeuille, Beausoleil, Poulin : toutes allusions permises / Normand de Bellefeuille, *Obscènes* (avec six sérigraphies de Pierre Fortin), Montréal, Les Herbes Rouges, 1991, 112 p. / Claude Beausoleil, *Une certaine fin de siècle* — tome II (avec des collages de Célyne Fortin), Saint-Lambert/Bordeaux, Noroît/Castor Astral, 1991, 470 p. / Aline Poulin, *La Viole d'Ingres* (avec des photomontages de Richard Grenier), Montréal, Triptyque, 1991, 52 p.] *Lettres québécoises*, (64), 33–34.

Tous droits réservés © Les Éditions Valmont, 1991

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

The logo for 'Érudit' features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Normand de Bellefeuille, *Obscènes* (avec six sérigraphies de Pierre Fortin), Montréal, Les Herbes Rouges, 1991, 112 p., 14,95 \$.
 Claude Beausoleil, *Une certaine fin de siècle* — tome II (avec des collages de Célyne Fortin), Saint-Lambert/Bordeaux, Noroît/Castor Astral, 1991, 470 p., 30 \$.
 Aline Poulin, *La Viole d'Ingres* (avec des photomontages de Richard Grenier), Montréal, Triptyque, 1991, 52 p., 12,95 \$.

Désirs toujours déviés

De Bellefeuille, Beausoleil, Poulin :
toutes allusions permises.

POÉSIE

Hugues Corriveau

JAUGER L'ESPACE entre la vie et la mort, le désir et les pertes de sens, voilà bien, quelque part, ce à quoi ces trois recueils tentent différemment de parvenir. Il s'y trouve toujours une forme de doute, à tout propos, qui remet en cause l'acte de vivre, la façon que nous avons d'en appréhender les possibles.

Hors scène

Qu'en est-il au juste de cette recherche obstinée de Normand de Bellefeuille quand il s'agit de retracer la place exacte de soi dans la conscience de l'univers ? De Bellefeuille prend toujours à contre-pied les dimensions du réel et, à l'aide de la *répétition*, formule adéquate comme une incantation, il écrit ce réel en regard direct avec la mort annoncée pour chacun de nous, comme l'inéluctable don de la vie, comme le secret le mieux gardé de l'angoisse d'être. En fait, de Bellefeuille vient d'écrire un de ses livres les plus achevés, en ce que le style y est radical, sans compromis, d'une beauté et d'une justesse dans le propos qui rend le plaisir de lecture à chaque page renouvelé. Mais c'est aussi un livre terrible, et peut-être un peu effrayant, tant y sont regardées, au plus près et sans ménagement, les insuffisances du corps vivant, les inaptitudes parfois que le corps a à vraiment survivre. Sans renoncer, comme je viens de le dire, à sa formule répétitive qui est en quelque sorte la marque même de cette

dorénavant célèbre écriture, il y ajoute aussi, comme par miracle, une certaine part de tendresse malgré l'agressivité, je dirais une lenteur du propos qui fait confiance avec pudeur des craintes et des désirs, comme s'il s'agissait là d'un aveu à peine audible. Mais drôle de tendresse aussi, puisque de Bellefeuille n'y fait aucun compromis, car la « blessure » dont tout le recueil témoigne est à jamais inévitable. Cette blessure profonde s'appelle aussi, et mystérieusement, la fatalité de vivre : « Il me semble/que je n'avais pas l'intention / de vivre si longtemps / qu'hier déjà je n'avais plus / l'intention de vivre si longtemps / quel rêve a-t-il donc fallu / pour aujourd'hui trop facilement y consentir ? » (p. 12)

S'il faut l'en croire, « dans la liste interminable des bonheurs » (p. 16), il y a aussi cette femme dont le recueil parle et qui questionne les manières d'être au monde, qui est aussi corps et pensée, euphorie, qui est aussi « la connaissance du soir ». (p. 61) Alors, « l'indiscutable / sérieux du corps » (p. 27) est tout entier présent pour le poète qui en conçoit l'immédiateté comme une conquête porteuse qui va droit à la conscience de ce que la mort sera, serait, laisse imaginer. Il y est si bien

question du « cœur » dans tout cela que les dessins de Pierre Fortin, très beaux au demeurant, mettent à nu le corps jusqu'au cœur découvert, sorte d'écorché vif sur le dévoilement de l'organe. Et cet organe-là, qui contient aussi « l'impossible satisfaction / de vivre » (p. 37), mène aussi de Bellefeuille à reconsidérer l'utilité immédiate des poèmes (voir p. 40), mais également à en faire l'essentiel même de sa compréhension des choses :

*Tout ceci ne tient pas au
« bien écrire » plutôt
des poèmes à la mesure
du temps dont je dispose
et de la passion
– ardeur, fragilité –
des poèmes qui seraient chaque fois
une bouche entière (p. 44)*

Et par elle, toujours belle et efficace, de Bellefeuille nous offre des poèmes essentiels qui parlent justement de ce qui est le plus important, le plus radical face au bonheur fragile de se savoir en vie. Il faut voir avec quelle maîtrise le vers libre ici se soumet à une rythmique profonde et souple, à une efficacité d'écriture que bien peu d'auteurs actuels savent approcher. *Obscènes*, toujours ces façons d'être sur la marge du désir, comme s'il s'agissait de la plus effrayante mais somptueuse relation à l'éternité.

L'exubérance

S'il est vrai que « le poème est la preuve de la passion » (« Description d'un autre rêve », p. 180), qui aura le courage de se perdre dans ce livre-fleuve qu'est ce deuxième tome de *Une certaine fin de siècle* (470 pages !), dans ce livre-ville, dans ce livre-dédale où se cachent l'émotion, la passion urbaine, le goût, insatiable à jamais, de parler et de faire du « poème » le lieu noté du réel ? Qui aura ce goût d'entrer là à l'abandon dans l'abondance, jusqu'à plus soif, quand il y a là un poète qui dit des choses sur le monde, sur sa réalité, sur la façon qu'il a, lui aussi, de dire non à la mort ? Si cette aventure est périlleuse, cela ne tient qu'à la surabondance qui est ici en jeu. Est-il vraiment possible de traverser ce livre d'une seule traite sans en sentir toutes les répétitions, les manies d'écriture ?

NORMAND DE BELLEFEUILLE
OBSCÈNES
LES HERBES ROUGES / POÉSIE



Claude Beausoleil

**UNE CERTAINE
FIN DE SIÈCLE**



Je ne crois pas, mais c'est cela aussi, ce livre : le pouvoir de toucher par excès au besoin absolu de l'écriture, de dire et de redire cet amour du poème qui toujours se manifeste de page en page, de partie en partie. Comme Beausoleil le dit dans «Avenue of the Americas» : «il y a quelque chose de classique/dans cette surenchère informée/comme si l'opulence s'affichait». (p. 104) Plus qu'un recueil, nous tenons ici un monde. C'est à une aventure ouverte sur l'écriture que Beausoleil nous convie, sur la rapidité du trait, sur la volubilité. Polymorphe, ce recueil propose de grandes proses, des vers épiques à la façon des «Chants» du premier tome (voir «Beauté d'hiver» et «Sans fin Montréal»), de courts poèmes aux vers libres très longs ou eux-mêmes très courts, des poèmes encadrés, des poèmes en deux colonnes, des poèmes fleuves, etc. Un fouillis ? Oh non ! Que non ! Surtout pas, car il ne s'agit pas d'une accumulation débridée, mais bien d'un livre construit autour de certaines idées maîtresses qui ne respectent pourtant pas l'ordre chronologique de composition des pièces. Combien de fois n'a-t-on pas dit que Beausoleil était un poète de l'urbanité ? «La vie est une ville», dit-il dans «Manhattan Radio». (p. 116) Or, ici encore, parmi les meilleurs textes du recueil, il faut retenir ceux de la première partie, «Sans fin Montréal» (lire là le très beau texte «Avenue»), tout entière vouée à l'apologie urbaine et ceux de la seconde, «Villes intérieures», qui nous convient au rêve itinérant du voyage, à une circonvolution autour des cités internationales (retenir surtout la suite magnifique «Oublier Venise» et les textes très confidentiels de «Lumière particulière»). Les quatre autres parties du recueil, quoique plus floues dans leur construction, n'en proposent pas moins chacune une vision singulière de l'univers poétique de Beausoleil. «Ce n'est pas par hasard/si je me retrouve à écrire/il y a dans le poème/une montée du désirable», va-t-il confier dans «Éclat» (p. 239). Ainsi, «Les archives du mouvement» nous font nous déplacer dans les lieux de l'art ou de l'écoute, «L'ange des ruptures» travaille la mémoire et exalte l'image dans une affirmation du rêve, «Horizon du poème» traduit le besoin de l'écriture comme source de vie (lire, pour la joie des proses contrôlées, la «Poésie quotidienne»), alors que «Désarmé le langage est rendu à lui-même» explore les divers moments de l'inspiration liés aux présences essentielles et aux amours toujours vivaces.

*dans ma vie peu de choses
comptent réellement
l'amour quelques amis
la page qui me tire à elle
une rue aux courbes grises
des voyages en mémoire
une discussion pendant laquelle
des livres me prennent l'âme
le temps espaçant mes solitudes
«Amour», (p. 34)*

Bref, tout ce trajet de langage réaffirme encore une fois que «vivre est une alerte à recommencer» («Au large des livres ouverts», p. 143), que ce qui fait de Beausoleil un poète si essentiel, c'est aussi cette prolifération passionnée qui impose l'acte poétique comme le témoignage de toute une vie. Livre fou que cette deuxième *Fin de siècle*, mais livre qui permet au passionné de l'écriture, à ceux et celles qui ont suivi Beausoleil depuis des années de se plonger jusqu'au cou dans un

univers inouï et qui nous prouve que voilà bien une étrange chose que l'écriture, poussée à ce point limite de l'extrême disponibilité.

Exigence

Prix Gaston-Gouin 1991, *La Viole d'Ingres* (quel méchant titre !) donne enfin à lire des textes plus nombreux de celle qui avait obtenu, l'an dernier, le prix Alphonse-Piché pour *Têtes étreintes*. Très court recueil, à peine 37 textes, mais qui prouve que se dessine là une voix, et pas des plus faciles. Aline Poulin ne fait pas de concession, elle travaille la langue comme il est rare maintenant de le faire, elle exige du lecteur une attention de tous les instants :

*un homme aimé ne l'avait pas
aimée sans écran
elle contourne quel pouvoir
de la jouissance
les deux ensemble (p. 20)*

Dérive dans le monde de l'art, représenté par des photomontages faits à partir de tableaux de Vermeer de Delft, Ingres et Friedrich, et une relation tendue entre un homme et une femme, tout le recueil remet en cause les liens apparents entre les protagonistes, donnant au langage le rôle de témoin de cette tension sous-jacente (retenons pour mémoire les sens multiples du mot «viole» du titre qui inscrivent à la fois la musique, la peinture et le viol implicite).

*un homme a peur quand un homme aimé
s'articule
un homme demande pourquoi parler
quand un homme aimé
s'en abstient
la dame d'ici connaît
le monde par son prénom
un train a dû passer
«Ralentis» (p. 20)*

Coup d'envoi des plus efficaces, donc, *La Viole d'Ingres*, paru chez Triptyque dans une mise en page qui dessert les textes tellement on a voulu les allonger inutilement, nous donne à penser que cette auteure va nous donner d'autres excellents textes. Ici, elle entre en poésie par le biais d'une écriture ferme et tendue, tournant le dos à la facilité. Et s'il est vrai, comme elle l'écrit dans son recueil, que nous trouvons toujours : «le goût du vacarme / à chaque apparition / d'une personne» (p. 44), il faut espérer que dans un recueil plus substantiel, nous aurons l'occasion de renouveler notre enthousiasme devant le «vacarme» du poème.

ALINE POULIN



LA VIOLE D'INGRES

TRIPTYQUE